

AU PLUS SECRET DES ÎLES

TIM FLANNERY

AU PLUS SECRET DES ÎLES

AVENTURES DANS LE PACIFIQUE

*Traduit de l'anglais (Australie) par
Odile Demange*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Among the Islands*

First published by Text Publishing, Melbourne, Australia.

© Tim Flannery, 2011

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-369-5

Pour ALS





Océan Pacifique



ÎLES SALOMON



Îles de Santa Cruz



VANUATU



FIDJI



NOUVELLE-CALÉDONIE

Introduction

Pendant un peu plus d'une décennie, dans les années 1980 et 1990, j'ai exercé le plus beau métier du monde. À la tête d'une équipe de chercheurs, j'ai parcouru les îles tropicales du Pacifique du Sud-Ouest à la recherche de marsupiaux, de chauves-souris et de rats que l'on ne rencontre nulle part ailleurs sur notre planète. C'était une entreprise sans précédent. En l'absence d'inventaire de la faune mammalienne de la région, nous disposions pour tout guide de quelques brefs comptes rendus dispersés à travers la littérature scientifique. Plusieurs de ces îles étaient des pages vierges, car aucun passionné de mammifères n'y avait posé le pied depuis qu'un naturaliste s'y était aventuré en éclaireur du temps de la navigation à voile.

La biodiversité insulaire est terriblement vulnérable aux perturbations humaines. Ce qui s'est passé en Nouvelle-Zélande en offre un excellent exemple : plus du tiers des espèces d'oiseaux et de chauves-souris de son territoire se sont éteintes depuis les débuts de l'occupation humaine, et un autre tiers risque fort de connaître le même sort. Ces chiffres m'avaient incité à me demander comment les mammifères des îles situées plus au nord avaient résisté à l'introduction de nouvelles espèces et à la colonisation européenne. Personne ne s'y étant rendu récemment, cette question sans réponse est devenue la raison

d'être de notre recherche. Il était parfaitement possible, nous ne l'ignorions pas, que certaines espèces aient disparu avant même que quiconque ait pris conscience qu'elles étaient en danger, ce qui prêtait un caractère vaguement donquichottesque à nos aventures. D'un autre côté, il n'était pas exclu non plus qu'au sein de ce chapelet d'îles, de récifs et de cimes brumeuses, une ou deux espèces aient échappé aux précédents visiteurs et attendent encore d'être répertoriées par la science.

La préparation de nos expéditions nous a obligés à passer de longues heures dans la poussière des bibliothèques et des musées, car tout cela se passait avant Internet et il fallait, pour consulter les pages de la revue du *Museo Civico di Storia Naturale di Genova* ou d'obscurs *Mémoires concernant l'histoire naturelle de l'Empire Chinois* publiés à Shanghai, trouver une bibliothèque possédant ces volumes – et, bien souvent, s'assurer l'assistance d'un traducteur. Mais de nombreuses découvertes de première importance n'avaient même jamais fait l'objet d'une mention imprimée. Leurs auteurs avaient pu mourir au milieu des îles et leurs malles au trésor réexpédiées chez eux, où personne n'avait été suffisamment compétent ou intéressé pour publier le relevé de leur contenu. Nous avons donc travaillé dans des collections souvent oubliées, conservées dans des musées prestigieux ou modestes, de Londres à Pékin, nous penchant sur des rats et des chauves-souris naturalisés en espérant qu'ils nous livreraient quelques indices. Nombre de ces spécimens avaient tant bien que mal survécu au feu, à la guerre, aux pénuries financières, et tandis que nous cherchions des traces de l'existence de créatures aussi étranges que des rats géants, des chauves-souris à face de singe et des couscous pies, nous n'avons pu qu'admirer les hommes qui avaient constitué ces collections, ainsi que les conservateurs qui en avaient assuré la préservation à travers des décennies ou des siècles de périls.

C'est une expérience magique – une sorte de voyage dans le temps – que d'ouvrir, dans un musée, le tiroir d'un vieux meuble de rangement et d'y découvrir les restes d'une créature ayant autrefois peuplé une île tropicale lointaine, spectaculairement transformée depuis longtemps par les effets de l'arrivée des Européens, une créature qui aura fait le tour du monde avant de trouver sa place dans une collection. Ce pelage mité, parfois réduit à un simple fragment, constitue dans certains

cas tout ce qui reste d'une espèce entière et cette réalité voilée d'une ombre de tristesse infinie le frisson d'excitation qui accompagne son apparition. Il s'agit peut-être, en effet, de tout ce que nous pourrions jamais savoir d'une branche de la vie qui a emprunté sa propre voie il y a un million d'années, voire davantage, d'une forme de vie qui jouait autrefois un rôle majeur dans un écosystème insulaire, mais qui est à présent éteinte et que l'on ne verra jamais plus.

À moins que... Et si elle avait tout de même survécu au fond de la jungle la plus impénétrable ou sur le sommet le plus reclus de son univers insulaire ? Qu'en savait-on, après tout ? Les spécimens les plus déconcertants ne comportaient même pas d'indication formelle du lieu où ils avaient été collectés : leurs étiquettes mentionnaient un archipel complet, voire simplement le voyage d'exploration au cours duquel on les avait trouvés, sans nom d'île précis. Ces espèces-là constituent évidemment un redoutable défi, mais la recherche d'animaux plus connus avait déjà tout pour nous décourager. Où et comment commencer l'exploration d'une île vaste comme un État européen dans l'espoir de repérer une créature nocturne grosse comme le poing et que personne n'a vue depuis plus d'un siècle ? Heureusement, nous étions jeunes, et convaincus d'être capables d'interpréter les quelques signes que nous aurions la chance de relever. Avec parfois pour tout renseignement un unique mot griffonné sur une étiquette de spécimen, nous nous sommes rendus dans des lieux inimaginables – dans des villages où l'on n'avait pas vu un visage blanc de mémoire d'homme, sur des sommets montagneux couronnés d'une végétation irréelle – et nous avons compris alors que la quête était au moins aussi importante que le but.

Au fur et à mesure que nous progressions dans notre travail, je suis tombé sous le charme des hautes cimes des îles du Pacifique. D'un point de vue biologique, elles comptent parmi les lieux les moins bien connus de la planète et aujourd'hui encore, aucun Européen ne s'est rendu sur certains monts insulaires – dont l'altitude rivalise avec celle du mont Kosciuszko d'Australie. Souvent considérés comme sacrés par la population indigène, ces sommets entourés de brume constituent à maints égards des mondes perdus – des îles célestes coiffant des îles océaniques situées sous les tropiques. Les atteindre n'a

pas été de tout repos. Les tabous locaux, les intempéries, la densité de la jungle et leur simple éloignement se conjuguent pour inscrire ces contrées parmi celles qui se prêtent le moins aisément à des recherches biologiques.

Le grand arc insulaire qui va de l'île de Sulawesi (Célèbes) jusqu'aux Fidji a été notre terrain de chasse privilégié. S'étendant sur six mille kilomètres, de part et d'autre de l'équateur, c'est un domaine immense : il couvre une distance supérieure à celle qui sépare Paris de Montréal et presque aussi grande que celle qui existe entre Pékin et Le Caire. De plus, cette région est différente de toutes les zones de dimensions comparables, car elle est formée de milliers d'îles, qui présentent toutes une géologie, une végétation, une forme, une taille et un passé de colonisation humaine différents. Depuis l'atoll polynésien de carte postale à certaines des îles les plus vastes, les plus hautes, les plus déchiquetées et les plus anciennes de la Terre, ce territoire présente vraiment une version miniature de la planète tout entière.

Parmi ces terres si diverses, certaines sont des éclats arrachés il y a cent millions d'années à d'antiques supercontinents. D'autres sont des fragments continentaux qui se sont détachés plus récemment de la grande île de Nouvelle-Guinée. D'autres encore sont issues de volcans qui les ont projetées depuis les profondeurs océaniques et les ont fait surgir au-dessus des flots sous l'aspect de terres nouvelles, vierges de toute vie, avant que des graines, des spores et des insectes venus d'ailleurs ne s'y établissent. L'île de Krakatoa, littéralement pulvérisée lors d'un paroxysme d'activité volcanique en 1883, avant de resurgir de la mer, nous offre une assez bonne idée de ce processus. Des fougères et des insectes d'abord, puis des plantes à fleurs, des oiseaux et des lézards, sont venus coloniser ce nouveau territoire. Or Krakatoa n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres de Java et de Sumatra et n'a pas même un siècle d'ancienneté. Imaginez un volcan qui aurait fait surface à des milliers de kilomètres de la terre la plus proche, puis aurait accueilli des pèlerins pendant un million d'années.

Les îles peuvent également se constituer par d'autres moyens. Certaines ont été simplement soulevées au-dessus de la surface de la mer par les mouvements des plaques tectoniques, tandis que d'autres, qu'on appelle les îles continentales, étaient, il y

a seulement dix mille à vingt mille ans, rattachées à des zones terrestres bien plus vastes par des bras de terre que l'élévation du niveau de la mer a fait disparaître. Certaines îles doivent leur naissance à l'association de plusieurs de ces phénomènes. Mais toutes, quelles que soient leurs origines, partagent un point commun : elles sont éphémères. Certaines ont évidemment une longévité supérieure à d'autres, mais toutes, à l'échelle du temps géologique, sont destinées à être englouties sous les flots ou à s'amalgamer à des blocs continentaux plus importants. Au cours de ces derniers siècles seulement, plusieurs dizaines d'îles sont nées et sont mortes ; comme nous, elles finiront toutes par mourir, tandis que de nouvelles naîtront.

Sur les îles, l'évolution peut être ralentie ou accélérée. Elle peut également prendre des directions inattendues, donnant naissance à des créatures inédites adaptées aux conditions particulières qui y règnent. Pour quelle raison les îles exercent-elles des effets aussi singuliers sur le processus de l'évolution ? Imaginez que l'on retire une espèce de l'écosystème continental riche et complexe dans lequel elle a évolué et qu'on en relâche deux ou trois spécimens choisis au hasard sur une île où aucune créature de ce genre n'existait précédemment. S'ils survivent, les individus qui engendreront plus tard la population insulaire ne présenteront qu'un petit sous-ensemble de la diversité génétique de leur espèce, ce qui suffira à exercer une certaine influence. Pour mieux comprendre ce phénomène, imaginez que vous choisissiez deux êtres humains – un roux et une femme de très grande taille, par exemple – et que vous les abandonniez sur une île déserte pour revenir un million d'années plus tard étudier les caractéristiques de leurs descendants.

Mais la génétique n'est qu'un point de départ. En effet, quand une créature, quelle qu'elle soit, arrive sur une île, elle se trouve en réalité transplantée dans un monde nouveau. Sa nouvelle patrie ne contient pas obligatoirement ses prédateurs, ses compétiteurs, ses maladies habituels, ni même ses aliments favoris, et au lieu de l'habitat infini d'un continent, elle fait désormais partie d'une minuscule population cernée de tous côtés par la mer. De telles circonstances peuvent accélérer considérablement le processus évolutif. Dans un premier temps, l'espèce en question a de fortes chances de

se reproduire rapidement, car en l'absence de prédateurs et de maladies, rien ne fait obstacle à sa multiplication. Mais elle affrontera bientôt un problème de surpopulation : la plupart des individus mourront et seuls ceux qui possèdent un avantage particulier survivront. Peut-être ces rares chanceux auront-ils réussi à exploiter une source alimentaire inaccessible aux autres ou à conserver plus d'énergie parce qu'ils ne volent pas beaucoup. Ils peuvent aussi être de plus petite taille que la moyenne, ce qui leur aura permis de se contenter des maigres ressources de leur île. La population se trouvant ainsi réduite et la sélection des survivants étant tout aussi rigoureuse, le processus d'évolution connaît une forte accélération. Les effets d'une pression évolutive aussi puissante peuvent être considérables. Comme le révèle l'exemple du dodo, cela crée parfois des êtres qui font figure d'extraterrestres à nos yeux. Presque personne n'étudie les mammifères insulaires : ce sont les oiseaux, colonisateurs remarquablement compétents, qui attirent le plus souvent l'attention. Pourtant, certains mammifères insulaires ont connu des transformations aussi remarquables que celles du dodo. On a vu sur les îles des chauves-souris adopter certaines caractéristiques des singes, ou des rats acquérir celles des blaireaux, des musaraignes ou des opossums. Les humains et leurs comportements eux-mêmes sont façonnés par cette vie, ce qui explique que les cultures insulaires se caractérisent par une variété et une originalité qui n'ont rien à envier à celles du reste de notre planète.

La vie insulaire ne s'amorce pas obligatoirement par l'arrivée de vagabonds venus en radeau, à tire-d'aile ou portés par le vent. Les îles qui naissent sous forme de fragments de continents, coupés de la grande zone terrestre par de puissantes forces géologiques, emportent avec elles un sous-ensemble de vie continentale. En l'occurrence, ce sont des écosystèmes tout entiers qui partent à la dérive et doivent s'adapter au fil de plusieurs millions d'années à l'existence au sein d'un milieu restreint et isolé. Inévitablement, certaines espèces s'éteignent, car elles sont incapables de procéder à ces ajustements. D'un autre côté, de nouvelles espèces qui ont évolué dans d'autres régions du continent ne peuvent pas envahir l'île, désormais isolée. Cette situation entraîne souvent un ralentissement des transformations évolutives des espèces qui ont survécu à leurs

nouvelles conditions insulaires. La concurrence étant le moteur de l'évolution, un plus petit nombre d'espèces en concurrence entraîne moins de changement et il arrive même que l'évolution s'arrête, ou peu s'en faut. C'est ce qui explique que certaines îles deviennent de véritables arches de Noé remplies de « fossiles vivants » – des espèces dont les parents établis ailleurs se sont éteints depuis longtemps ou ont été transformés par l'évolution en créatures tout à fait différentes.

Sur les îles, l'évolution exerce aussi des effets sur la taille des êtres vivants. Les îles du monde sont (ou plus exactement étaient) remplies de tortues et de rats géants, ainsi que d'oiseaux coureurs surdimensionnés. Mais il existe également des nains insulaires. Avant l'arrivée des hommes, certaines îles de la Méditerranée et de l'Arctique abritaient une abondante population d'éléphants, de mammoths et d'hippopotames grands comme des poneys. Il existait même un hominidé miniature, le hobbit, sur l'île de Florès, dans l'archipel indonésien. Le gigantisme qui touche les petits et le nanisme des grands révèlent que les îles sont de remarquables égalisatrices, les espèces isolées sur leur territoire convergeant vers des dimensions idéales.

Quelles que soient leur taille et leur origine, les espèces et les écosystèmes insulaires sont terriblement sensibles à l'invasion. Qu'ils arrivent par leurs propres moyens ou à la suite de l'intervention humaine, l'apparition d'envahisseurs peut être fatale aux habitants d'origine, et il n'est presque aucune île qui n'en ait pas subi les conséquences à l'aube du siècle dernier. Après les êtres humains, les envahisseurs les plus courants sont les rats d'introduction – bien que sur des îles entières, des chats, des serpents et même des escargots aient anéanti à plusieurs reprises certaines espèces endémiques.

Pourquoi les populations insulaires isolées de longue date sont-elles aussi vulnérables ? Elles n'affrontent souvent qu'un éventail limité de prédateurs, de concurrents et de maladies. En pareilles circonstances, une espèce qui investit trop d'énergie dans la capacité à s'envoler rapidement ou à produire des toxines propres à dissuader les prédateurs se trouvera, avant même l'arrivée de nouveaux envahisseurs, évincée par des espèces concurrentes qui auront mobilisé moins d'efforts au profit de ces aptitudes et davantage au profit de

leur reproduction. Voilà pourquoi tant d'oiseaux insulaires ne volent pas et pourquoi les fruits à coque et les feuilles d'un aussi grand nombre d'arbres insulaires sont comestibles même crus – des arbres qui investissent dans les toxines alors qu'ils n'ont pas de prédateurs à redouter au lieu de produire davantage de fruits sont désavantagés dans la course évolutive pour la survie. Par ailleurs, les espèces insulaires perdent également toute peur. Les créatures craintives dépensent beaucoup d'énergie à fuir le danger, imaginaire ou réel. Là où le danger est presque toujours imaginaire, la sélection favorise les individus qui conservent leur énergie à des fins de reproduction. On connaît le cas d'oiseaux insulaires qui sont restés assis dans leur nid pendant que des rats les dévoraient vivants. Beaucoup d'entre eux ne fuiront pas devant des félins ou des humains, même s'ils sont attaqués.

Comme l'a prouvé l'histoire coloniale, les cultures indigènes des îles sont elles aussi sensibles aux changements extérieurs. Une douzaine de lames de fer fabriquées par un tonnelier pendant l'expédition du capitaine Cook a suffi à transformer les structures du pouvoir à Hawaï. Les quelques chefs qui avaient eu la chance de pouvoir se les procurer entreprirent de forger des empires. Mais le plus remarquable est sans doute qu'un grand nombre de cultures insulaires traditionnelles ont tout de même réussi à survivre malgré le déferlement constant d'épreuves que leur envoie le vaste monde. Le changement – aussi ancien que la première d'entre les îles et aussi envahissant que la mer qui les entoure – fait peut-être partie intégrante de la vie insulaire, mais ces exemples me persuadent que si on leur offre ne fût-ce que la moitié d'une chance, de nombreuses caractéristiques uniques des îles peuvent persister.

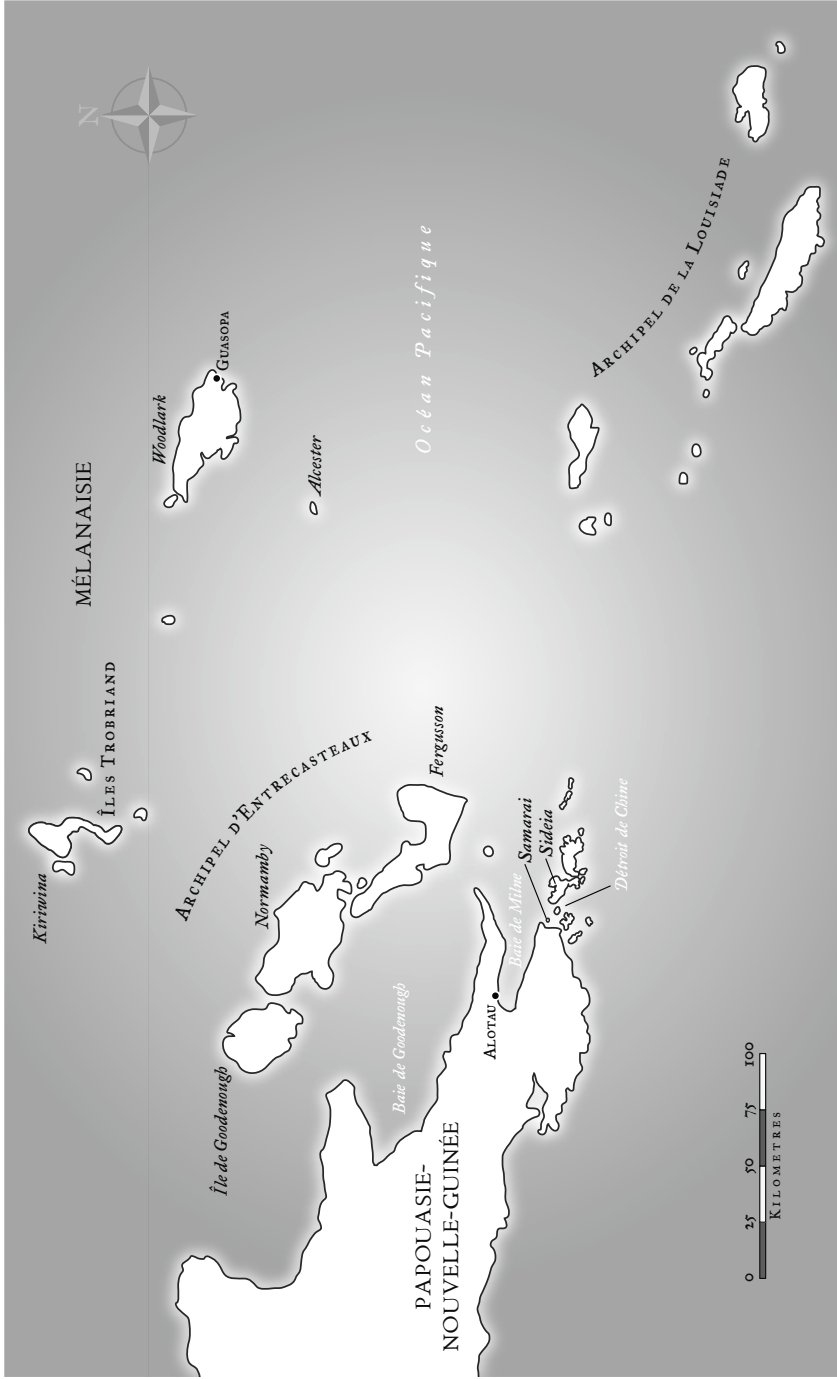
Le continent australien a longtemps projeté son ombre immense sur le vaste archipel que nous avons exploré – une ombre faite de formes de vie qui, depuis la nuit des temps, ont dérivé, volé ou se sont débrouillées d'une manière ou d'une autre pour aborder dans ces îles. Parmi ces créatures figurent de curieux marsupiaux, des paradisiens uniques et une foule d'autres êtres vivants dont l'origine remonte à plusieurs millions d'années sur la terre australienne. Mais quel incroyable changement la vie insulaire a imposé à leurs descendants ! Si ces espèces attirent irrésistiblement les biologistes, c'est parce

que leurs innombrables modifications révèlent tous les rouages secrets de l'évolution. Au moment où les ancêtres de ces animaux ont quitté l'Australie, ses forêts pluviales étaient très étendues, et l'on rencontre sur certaines îles des vestiges de formes de vie très anciennes qui ont disparu depuis longtemps des zones terrestres plus vastes. L'étude de ces végétaux et de ces animaux peut nous livrer des images vivantes et instructives d'une Australie extrêmement différente, qui n'existe plus aujourd'hui.

Biologistes du xx^e siècle, nous avons sillonné le vaste domaine insulaire que nous avons choisi comme sphère de recherche par tous les moyens à notre disposition – tantôt l'avion, tantôt le paquebot ou l'un de ces ferries qui font la navette entre certaines îles, et même la pirogue. Et nous avons entrepris d'explorer, de décrire et de documenter par des prélèvements un monde naturel auquel, dans certains cas, aucun biologiste n'avait encore eu accès. L'excitation que l'on éprouve en tendant un filet japonais et en posant une ligne de pièges sur une île où aucune trace de la présence de mammifères n'a encore été attestée est sans doute l'une des plus intenses que peut offrir l'existence.

I

LE ROYAUME DU *SUNBIRD*



Les îles situées au sud-est de la Nouvelle-Guinée sont liées par une culture humaine commune. C'est en effet la région du circuit de la kula où, depuis des temps immémoriaux, les hommes vont d'île en île dans de superbes canoës pour échanger de précieux coquillages appelés « kula ». C'est une contrée fascinante dont la biodiversité, bien que réduite, n'est pas encore parfaitement connue. Et c'est là que j'ai commencé mon voyage parmi les îles.

N'est-il pas surprenant de penser que des explorateurs européens ont cartographié certaines régions de Mélanésie avant même que la géographie intérieure de leurs propres pays ait été représentée avec précision sur le papier ? Il est vrai que, pour qui sait naviguer, l'océan est une autoroute. C'est ainsi que les ancêtres des Polynésiens ont colonisé les deux tiers de l'hémisphère Sud – de Madagascar à l'île Henderson, à l'extrême est du Pacifique –, laissant dans leur sillage des civilisations dotées d'origines linguistiques et culturelles communes. Un millénaire plus tard, environ, les Européens les ont suivis, commençant par dresser la carte et par faire le relevé des archipels avant d'y installer des avant-postes et des colonies, les îles du sud-est de la Papouasie ayant été les dernières colonisées.

D'un point de vue biologique, l'archipel d'Entrecasteaux compte parmi les îles les plus vastes et les plus importantes du

sud-est de la Nouvelle-Guinée. Situé juste au large de l'extrémité orientale du littoral septentrional de la Nouvelle-Guinée, il forme un cordon de grandes îles de cent soixante kilomètres de long. Le premier Européen à poser les yeux sur elles a été le Français Antoine Raymond Joseph de Bruni d'Entrecasteaux, capitaine de *L'Espérance*, parti en 1791 à la recherche de l'équipée de La Pérouse, dont on était sans nouvelles depuis qu'elle avait quitté Botany Bay au début de 1788. Il faudrait encore attendre plusieurs décennies avant de pouvoir connaître le destin de La Pérouse et de ses compagnons : leurs navires avaient fait naufrage au large de l'île de Vanikoro.

Bien que cet archipel porte son nom, d'Entrecasteaux ne mit pas pied à terre et releva donc très peu de chose à son sujet. Le premier Européen à y accoster fut le capitaine Moresby en 1874 ; des missionnaires, des marchands et des biologistes lui emboîtèrent rapidement le pas.

Juste à l'est de la grande terre de Nouvelle-Guinée se trouve un chapelet d'îles connu sous le nom d'archipel de la Louisiade, ainsi baptisé en 1768 par un autre navigateur français, Louis Antoine de Bougainville. On ne prend pas toujours la pleine mesure de l'importance des expéditions françaises d'exploration et de cartographie dans le Pacifique, alors qu'il suffit de jeter un coup d'œil à n'importe quelle carte de la région pour constater le généreux héritage de noms français qu'elles ont laissé. Bien que les exploits des explorateurs français aient parfaitement pu rivaliser avec ceux des Britanniques, ce n'est curieusement pas à eux mais aux Anglais qu'on doit la découverte des grandes possessions coloniales françaises de Tahiti et de Nouvelle-Calédonie.

Au cours de nos propres expéditions, nous avons à peine effleuré l'extrémité occidentale de la Louisiade et, aujourd'hui encore, la documentation sur les mammifères de ces îles reste médiocre. Ce long archipel est séparé de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Chine où se trouve l'île de Samarai. Le détroit de Chine est une voie de navigation essentielle, bien connue des navigateurs, et l'île de Samarai, située sur celle-ci, l'était autrefois, elle aussi. Avec ses vingt-quatre hectares de surface, ce n'est qu'un grain de sable. C'est pourtant là que siégeait le gouvernement régional en 1907. On y trouvait alors trois pubs, un évêque, un presbytère et une église, trois magasins,

ainsi que plusieurs édifices gouvernementaux, hôpitaux et résidences privées. En 1927, l'électricité et l'éclairage des rues avaient été installés et l'île de Samarai promettait de devenir un centre régional prospère. Elle a malheureusement été détruite, en partie par ses propres habitants, en janvier 1942. Craignant une invasion imminente des Japonais, ils ont en effet détruit l'infrastructure existante ou l'ont rendue inutilisable.

Les îles les plus isolées, parmi lesquelles Kiriwina dans les îles Trobriand, ainsi que Woodlark et Alcester, sont situées au-delà de ces archipels.

1

Woodlark, l'île errante

Ce qui m'a conduit dans les îles pour la première fois, c'était l'envie de voyager dans le temps en même temps que de sillonner les mers. En 1987, j'avais une petite trentaine d'années et je dois avouer que certains fantasmes nourris par les légendaires îles de l'Amour de l'anthropologue polonais Bronisław Malinowski n'étaient pas étrangers à mon attirance pour cette région. Malinowski avait vécu dans les années 1920 à Kiriwina, une île de l'archipel des Trobriand, et avait livré dans *La Vie sexuelle des sauvages* un reportage pittoresque sur la liberté sexuelle apparente des jeunes gens qu'il y avait observés¹. J'étais alors responsable du département des mammifères de l'Australian Museum de Sydney et si les jeunes filles en pagne végétal sont, *stricto sensu*, des mammifères, elles ne s'inscrivaient en rien dans mon domaine de recherche. Mon programme se concentrait plutôt sur la distribution des opossums, des chauves-souris et des rats.

J'étais chargé de recherche. Ce poste était situé au plus bas du mât totémique scientifique, tant par son salaire que

1. Bronisław Malinowski, *La Vie sexuelle des sauvages du Nord, description ethnographique des démarches amoureuses, du mariage et de la vie de famille des indigènes des îles Trobriand, Nouvelle-Guinée*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1931 (2000).

par son prestige, mais c'était le cadet de mes soucis. Ce qui m'importait, c'était que j'étais censé poursuivre la grande tradition des conservateurs qui m'avaient précédé et mener des recherches sur les mammifères de Nouvelle-Guinée et des îles du Pacifique du Sud-Ouest. Le musée s'enorgueillissait d'un glorieux passé dans le Pacifique et j'ai rapidement appris que ses collections abritaient de nombreux spécimens précieux, dont certains dataient du temps de la navigation à voile. Au fur et à mesure que je me plongeais dans ces collections de mammifères, les rudiments d'une géographie de la distribution mammalienne des îles du Pacifique ont commencé à se mettre en place dans mon esprit. Cependant, même associée aux informations que m'avaient fournies des sources publiées, l'image restait regrettablement incomplète – un peu comme un puzzle dont il manquerait neuf pièces sur dix. Un nouveau livre sur les mammifères d'Australie venait de paraître et j'ai pensé qu'il serait utile de disposer d'un ouvrage du même genre pour le Pacifique du Sud-Ouest. Mais nos connaissances étaient si désespérément lacunaires qu'un immense travail sur le terrain allait être indispensable avant que je puisse en écrire le premier mot.

Si les responsables du musée considéraient mes ambitions avec une grande bienveillance, leur soutien financier ne pouvait dépasser le versement de mon salaire. Il allait manifestement falloir trouver une autre source de fonds. S'agissant des îles de l'Amour, c'est-à-dire des îles Trobriand, cette aide m'a été accordée par la TAMS – The Australian Museum Society. Dirigée par Susan Bridie, une femme merveilleuse, d'une disponibilité à toute épreuve, cette société rassemblait plusieurs centaines d'amis du musée, pour la plupart fort à l'aise et dont certains étaient ravis à l'idée de participer à des recherches scientifiques.

C'est ainsi que par une belle journée légèrement venteuse d'août 1987, je me suis retrouvé sur un appontement de l'extrême nord du Queensland avec un groupe de personnes que je connaissais à peine. C'était la saison des alizés du sud-est, la mer était couverte de moutons et un vent salé soufflait sans discontinuer. Une montagne de matériel scientifique – pièges et filets aussi bien que provisions, sans oublier de grandes bonbonnes isothermes argentées remplies d'azote

liquide (pour pouvoir conserver des échantillons d'ADN susceptibles de nous apprendre comment les créatures que nous espérions découvrir étaient arrivées dans les îles où elles s'étaient établies) – s'entassait sur le débarcadère à côté d'un catamaran d'aluminium dont la proue portait le nom de *Sunbird*. Il avait été acheté pour l'Australian Museum par Suntory, célèbre fabricant de whisky japonais, mais je dois avouer n'avoir jamais compris pour quelle raison la munificence éthylique avait bénéficié au musée sous cette forme-là. Peut-être quelque ancien directeur était-il un grand amateur des produits de cette société, ai-je supputé tandis que nous nous levions péniblement pour embarquer.

Rétrospectivement, toute cette expédition paraît d'un romantisme risible. La TAMS avait jugé bon d'organiser et de financer les recherches, mais à la condition que cinq de ses membres puissent prendre part à ce voyage d'exploration biologique. Notre objectif était d'étudier l'une des grandes îles les plus inaccessibles de Mélanésie – Woodlark dans l'archipel Trobriand. Woodlark m'attirait en raison de ses dimensions, de sa faible population humaine et de son abondance de biotopes intacts. De plus, cette île abritait un singulier couscous (un marsupial de la taille d'un chat) et j'avais l'intuition que d'autres nouveautés biologiques s'y dissimulaient peut-être. Mais il était impossible de s'y rendre en avion – d'où le *Sunbird*.

Avant notre expédition, Woodlark n'avait reçu que deux visites de scientifiques passionnés de mammifères. En 1894, Albert Meek, l'un des chercheurs de spécimens biologiques les plus aventureux parmi ceux qu'employait Lord Walter Rothschild, avait essayé d'atteindre cette île sur une baleinière de sept mètres. Voici comment il décrit plus tard cette tentative téméraire : « Je n'avais pas la moindre connaissance de la navigation et n'avais même pas de boussole à bord [...]. L'école de l'expérience allait se charger de m'apprendre que la navigation n'était pas une affaire à prendre à la légère¹. » Jour après jour, cet adepte de la litote se trouva empêché d'atteindre le rivage par les mêmes alizés que ceux que nous avons sentis sur le quai de Cairns, jusqu'à se trouver finalement repoussé

1. Albert Stewart Meek, *A Naturalist in Cannibal Land*, Londres, T. Fischer Unwin, 1913, p. 76.

en pleine mer où il dut se diriger à la lueur de la lune vers un littoral inconnu. Sans allumettes, sans provisions ni abri, Meek fut obligé de renoncer à sa première tentative d'atteindre l'île.

Il la renouvela quelques mois plus tard, mais une grande vague l'emporta avec tout son équipage et ils se retrouvèrent à l'eau. Il affirma que seule la douleur de graves coupures aux jambes dues à des coraux lui donna le ressort nécessaire pour échapper à une mort atroce. Malheureusement, un jeune aborigène qui voyageait avec lui périt sur cette côte inhospitalière. Conscient qu'il ne pourrait pas se passer d'une embarcation plus robuste, Meek acheta un cotre de neuf tonnes. Lorsqu'il débarqua enfin sur Woodlark en 1895, il trouva une île vierge du point de vue zoologique : personne n'y avait encore jamais entrepris la moindre collecte. Quand j'ai lu pour la première fois l'ouvrage de référence dans lequel Meek fait le récit de ses expériences, *A Naturalist in Cannibal Land*, j'espérais y trouver une mine d'expériences et d'observations. D'où ma consternation quand j'ai constaté qu'il ne consacrait que quatre lignes à cette île¹. Peut-être était-il trop épuisé ou trop malade pour se montrer plus prolix, ou peut-être avait-il trouvé l'endroit ennuyeux. Quoi qu'il en soit, parmi les découvertes qu'il avait faites sur cette île fâcheusement inaccessible (qu'il ne mentionne même pas dans son livre) figurait un coucou très particulier dont le pelage était moucheté de taches noires, brunes, jaunes et blanches, dessinant un patchwork un peu loufoque. Chose remarquable, la livrée de chaque individu présentait un dessin unique – une caractéristique plus fréquente chez les animaux domestiques que sauvages.

Près de soixante ans allaient s'écouler avant qu'un autre biologiste ne suive les traces de Meek. Les chercheurs venaient cette fois de l'American Museum of Natural History, le Musée d'histoire naturelle de New York, et faisaient partie d'une expédition bien organisée et solidement financée. En 1956, ils passèrent trois semaines à explorer le sud et l'ouest de Woodlark et relatèrent que les luxuriantes forêts de l'île étaient bien pauvres en espèces mammaliennes. Ils estimèrent notamment que le coucou inhabituel repéré par Meek y était extrêmement rare. Bien qu'ils aient ajouté quelques espèces de

1. *Ibid.*, p. 78.

chauves-souris et de rats à la modeste liste de mammifères collectés par leur prédécesseur, j'avais peine à croire qu'ils aient épuisé toutes les pistes de recherche. À moi de relever le défi à présent, pensais-je, assis sur le quai en face du *Sunbird*. Qu'allait découvrir notre équipe, et pour commencer, allait-elle découvrir quelque chose ?

Pendant que je méditais ainsi sur nos perspectives de succès, une silhouette à cheveux blancs, vêtue de jean, émergea de la cabine du *Sunbird*. Deux yeux d'un bleu un peu passé par le soleil mais encore éclatant étaient profondément enfoncés dans un visage tanné.

– Matt Jumelett, skipper du *Sunbird*, annonça-t-il avec un fort accent hollandais.

Une blonde nettement plus jeune que lui surgit alors de la même écouteille.

– Et moi, c'est Mipi, l'équipage, ajouta-t-elle en nous tendant la main. Venez donc prendre une tasse de thé !

Nous, autrement dit les membres de l'expédition, sommes donc montés à bord – repoussant à plus tard le chargement de nos bagages – pour faire la connaissance du capitaine et de l'équipage du *Sunbird*. Notre groupe était formé d'Aziz Irani, un homme d'affaires d'origine iranienne toujours souriant, de Robert Saunders, un publicitaire en mal d'aventure, de Tish Ennis, infirmière, de Des Beechey, informaticien et collectionneur amateur de coquillages, et de Michael Holics, environnementaliste et fonctionnaire du gouvernement. Nous devons retrouver deux autres compagnons sur Woodlark : les biologistes Greg Mengden, Texan et autorité mondiale en matière de serpents venimeux, et Lester Seri du ministère de l'Environnement et de la Conservation de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Nous avons déjà entrepris trois expéditions ensemble, Lester et moi, dans des régions reculées de la grande île de Nouvelle-Guinée continentale et allons devenir des amis pour la vie.

Après une tasse de thé, nous avons chargé tout notre attirail à bord du *Sunbird*. Le catamaran était plein comme un œuf, avec des caisses de pièges et des bonbonnes d'azote dans tous les coins. Matt nous a annoncé que la traversée de la mer de Corail de Cairns à Samarai prendrait quatre jours, et que comme les alizés du sud-est soufflaient vers nous, il avait

l'intention de naviguer au moteur. J'aurais préféré la voile et étais donc un peu déçu, mais c'était la première fois que le *Sunbird* quittait les eaux australiennes, et le vent debout nous promettant une traversée un peu mouvementée, je me suis rangé à sa décision.

Nous avons rapidement pris la mer. Le vent nous frappait le visage, le bourdonnement du moteur vibrait à nos oreilles, tandis que les vagues battaient inlassablement la coque du *Sunbird*. J'ai passé cette nuit-là dans la cabine avant, bercé par le léger bruissement des moteurs et par le bam, bam, bam régulier des vagues. Mais j'ai été réveillé au creux de la nuit par un terrible bruit, tandis qu'un spasme violent agitait notre grande embarcation. Encore vaguement hébété, j'ai eu l'impression que nous nous enfoncions, enfoncions, enfoncions – sans jamais remonter. Nous venions de quitter la protection de la Grande Barrière de Corail pour entrer dans la mer du même nom.

Il devait être autour de deux heures du matin quand, trop excité pour me rendormir, je suis monté sur le pont où j'ai été accueilli par un ciel comme je n'en avais encore jamais vu. Il était tout illuminé d'étoiles qui se déployaient d'un point de l'horizon à l'autre. Des éclats phosphorescents suivaient notre sillage et, de temps en temps, un poisson volant heurtait le revêtement d'aluminium de la coque avec un bruit mat. C'était une de ces nuits plus belles que n'importe quel jour, où aller se coucher paraît une hérésie. Tout le monde n'avait cependant pas ma chance. Des Beechey était torturé par le mal de mer. J'ai appris avec tristesse qu'il était incapable de quitter sa couchette et quand je suis allé le voir le lendemain matin, je l'ai trouvé plus mort que vif. Tish lui a administré un sédatif qui a paru atténuer ses souffrances ; malgré tout, c'est à peine si Des a quitté sa cabine de toute la durée du voyage. Aucun de nous n'a été surpris qu'il décide de reprendre l'avion pour l'Australie depuis Port Moresby, à la fin de l'expédition, pour éviter d'endurer une nouvelle traversée.

À mes yeux de marin d'eau douce, nos jours et nos nuits dans la mer de Corail n'ont été qu'une succession d'émerveillements. Nous franchissions de mystérieuses lignes d'écume à l'endroit où se rencontrent les courants océaniques, nous apercevions parfois des globicéphales et d'étranges requins

émergeant à la surface de l'eau. Il arrivait dans ces parages qu'un grand mahi-mahi attrape l'appât que nous laissons traîner derrière le catamaran, et nous hissions alors à bord le poisson scintillant. Ces prédateurs de forme triangulaire peuvent mesurer deux mètres de long et sont bâtis pour la vitesse, car ils se nourrissent notamment de poissons volants. Les mahi-mahi donnaient de violents coups de queue sur le pont, encore pleins de vie, arborant d'éblouissantes teintes jaune et bleu-vert. L'empathie n'est pas de mise quand on pêche pour se nourrir, mais c'était avec tristesse que nous voyions leurs yeux se figer et leurs couleurs éclatantes se ternir.

D'autres fois, l'appât attirait un thon tellement énorme que toutes nos forces n'étaient pas de trop pour le hisser à bord. Les mahi-mahi, qui comptent parmi les poissons les plus savoureux qui soient, étaient découpés en filets et consommés sur-le-champ, alors que les thons étaient mis au congélateur. J'avais déjà une certaine notion des us et coutumes des populations auxquelles nous allions rendre visite : un thon est toujours un présent bienvenu dans une île où accoste un bateau rempli de passagers.

Au fil du voyage, je me suis rapproché de notre skipper, Matt. Il m'a raconté que pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait travaillé dans la marine marchande, avant de devenir sous-marinier. Après de nombreuses expériences sur et sous l'eau, l'Europe lui avait paru trop exiguë et il avait gagné le Pacifique Sud où il avait été embauché par la célèbre société de négoce Burns Philp. Pendant cette période de sa vie, il avait été capitaine de tous les types de navires que possédait la flotte de cette grande compagnie, du plus modeste bateau à coprah infesté de cafards, qui faisait la navette entre les îles, jusqu'à leurs cargos les plus haut de gamme. Ce qu'il ne savait pas à propos des eaux de Nouvelle-Guinée ne valait pas d'être su, et il émanait de lui une aura d'assurance salée qui déteignait sur tous ceux qui voyageaient avec lui. Il y avait néanmoins une certitude à propos de Matt : après avoir été pendant des années le seul Blanc à naviguer au milieu d'équipages papous, il était « le Capitaine ». Pour l'équipage comme pour nous, sa parole avait force de loi.

Je n'ai pas vu Matt consulter une seule fois le système de navigation du *Sunbird*. À sa table, sur la passerelle de

commandement, il préférait tracer sa route sur la carte à l'aide d'une boussole et d'un compas. Et on aurait pu croire qu'il ne dormait jamais. Je m'efforçais de le rejoindre pour la veille de nuit et l'écoutais raconter les histoires les plus rocambolesques – des récits de pistolets de contrebande cachés dans des tonneaux de graisse pour être vendus à des marchands chinois, de mascarets dans la Fly River capables de faire sombrer un navire et de naufrages sur des récifs ou dans des ouragans évités de justesse sur des bateaux qui n'auraient jamais dû prendre la mer –, mais pas une seule fois, je ne suis arrivé à tenir toute la nuit. Et, quand je me réveillais, Matt était toujours là, à siroter du café, son regard parcourant l'horizon septentrional avec une concentration solennelle.

La quatrième soirée à bord du *Sunbird* a été d'une douceur délicieuse. Pour la première fois, le vent était tombé. Des nuages avaient envahi le ciel et Matt a lancé qu'il faisait noir comme dans le cul du diable. J'étais assis, adossé au mât, enveloppé dans le velours sombre de la nuit, quand mes narines ont été agressées par une odeur âcre, reconnaissable entre toutes – celle de la fumée d'un foyer de Nouvelle-Guinée. Mon premier séjour en Nouvelle-Guinée remontait à six ans, mais je connaissais bien cette odeur. J'ai eu l'impression d'avoir été transporté sur terre en un éclair et de me retrouver accroupi devant le feu, entouré de peaux noires et d'yeux brillants. Une heure plus tard environ, ces effluves ont été rejoints par d'autres relents, immédiatement identifiables eux aussi : ceux de la végétation tropicale en putréfaction dans l'humidité froide d'un marais à sagoutiers. Au bout de quatre jours de mer, mon odorat était plus aiguisé que d'ordinaire et il m'informait de la proximité d'un village et du bush de l'île mystérieuse de Nouvelle-Guinée.

Il faisait nuit depuis longtemps quand nous avons atteint notre mouillage dans le détroit de Chine, à l'extrémité est de la Nouvelle-Guinée. Nous y avons attendu l'arrivée de l'aube et d'un agent des douanes. Cette entrevue m'inspirait quelque appréhension depuis un certain temps. En plus de notre montagne de matériel scientifique, qui exigerait inévitablement des explications, nous avons acheté de l'alcool détaxé avec un peu trop d'enthousiasme à Cairns et pouvions nous attendre à nous voir réclamer des taxes croquignolettes. Matt, quant à lui, restait d'un calme olympien et lorsque la vedette des douanes s'est

approchée, vers huit heures du matin, il a salué l'employé en pidgin comme s'il retrouvait un frère perdu de vue depuis longtemps.

Dès que le type en uniforme impeccable a été à bord, Matt lui a offert, en guise de petit déjeuner ai-je pensé, une canette de Foster's bien fraîche. La bière a été acceptée et bue avec reconnaissance, et une deuxième a rapidement suivi le même chemin. Peu après, Matt a ouvert le casier où se trouvait notre généreuse provision d'alcool détaxé, et à ma grande surprise, pas un mot n'a été prononcé à propos de droits à acquitter. Quant à notre équipement, il ne sortait manifestement pas de l'ordinaire. Ou alors Matt avait habilement détourné l'attention de l'agent en lui servant une nouvelle bière.

Tout s'était bien passé jusque-là. C'est alors que l'employé des douanes nous a demandé nos passeports. L'équipe de chercheurs avait ces documents sous la main, mais Matt a eu l'air embarrassé et a demandé, toujours en pidgin :

– Des passeports ? C'est quoi, cette histoire de passeports ? C'est nouveau, ça !

Cela faisait douze ans que la Papouasie-Nouvelle-Guinée avait déclaré son indépendance et s'était détachée de l'Australie. J'étais consterné, m'attendant à ce que nous soyons tous expulsés manu militari. Toute notre expédition serait alors tombée à l'eau. Comment allais-je expliquer cet échec au directeur du musée ? Et voilà qu'à ma grande stupéfaction, une expression de patience infinie et angélique a lentement envahi le visage de l'agent des douanes. Il a soupiré et murmuré presque pour lui-même :

– Taim bilong masta.

En pidgin, cette phrase (*Time belongs masters*, c'est-à-dire le temps appartient aux maîtres) fait allusion à l'ère coloniale et traduit à la fois d'heureux souvenirs d'une période où le gouvernement fonctionnait au moins approximativement et une certaine irritation devant les manières souvent cavalières des maîtres coloniaux. Peut-être notre agent des douanes avait-il fait de bonnes expériences à l'époque coloniale, car il s'est tourné vers notre capitaine sans passeport et lui a dit en anglais :

– La prochaine fois que vous venez dans notre pays, tâchez d'apporter votre passeport. Nous sommes indépendants, maintenant !

Après nous être acquittés de façon aussi miraculeuse de toutes les formalités douanières, nous sommes descendus à terre sur la minuscule île de Samarai pour faire des provisions et nous dégourdir les jambes. La ville est si petite qu'on peut en faire le tour en quelques minutes. Elle a pourtant joué autrefois un rôle économique majeur grâce à sa situation géographique dans le détroit de Chine – le trou de serrure par lequel passait l'essentiel du commerce entre la Chine et l'Australie du temps de la navigation à voile. C'est là que les richesses accumulées de la Papouasie attendaient les navires de passage. Le coprah, les perles, les troques et les plumes de paradisiers remplissaient jadis ses vastes docks et encombraient ses quais. Mais à la date de notre visite, les entrepôts de Samarai étaient fermés, envahis par la rouille, quasiment vides. La nature tropicale reprenait lentement ses droits. Des arbrisseaux jaillissaient entre les hangars tandis que les pylônes immergés du débarcadère étaient recouverts de gorgones et d'élégants oursins à longues épines autour desquels évoluaient gracieusement des nuages de poissons tropicaux aux couleurs si vives et si éclatantes qu'on en avait le souffle coupé.

Tout commerce n'a pourtant pas disparu de Samarai, où les négociants coloniaux d'antan ont laissé la place à de timides Papoues. Certaines étaient assises devant les boutiques décrépites, leurs marchandises disposées avec soin devant elles. Un morceau de tissu à motifs colorés pouvait servir de toile de fond à un assortiment de noix de bétel, de citrons verts, de *daka* et de feuilles de poivrier – tous les ingrédients nécessaires à ce grand passe-temps mélanésien consistant à mastiquer le *buai* – ordonné avec une précision et une élégance qui auraient fait la fierté d'un grand magasin. D'autres n'avaient à offrir qu'une douzaine de petits citrons verts, d'autres encore proposaient des coquillages tropicaux. Apprenant la présence de ces derniers, Des Beechey a quitté sa couchette de supplice pour venir en acheter quelques-uns, particulièrement insolites. Pendant un moment, je me suis dit qu'après tout, il n'aurait peut-être pas fait ce voyage pour rien, mais le sursis a été bref. Nos jambes dûment dérouillées et notre curiosité satisfaite, le *Sunbird* est reparti vers le nord à travers la mer écumeuse des Salomon, obligeant Des à retourner se terrer dans sa cabine.

Je n'ai pu qu'admirer son courage, car il aurait parfaitement pu débarquer à Samarai et rentrer chez lui.

Aborder une île tropicale par la mer est une œuvre de longue haleine. On peut n'apercevoir tout d'abord qu'un banc de nuages – un signe chimérique qui a de fortes chances de s'évaporer dans le néant. Mais l'île convoitée peut tout aussi bien se trouver sous cette nuée. Peut-être distinguerez-vous ensuite une mince tache grise blottie contre l'horizon – un nouveau signe incertain qui se révélera parfois n'être qu'un récif ou un courant marin. Toutefois, si cette tache se consolide, si des montagnes, des forêts, des écueils et des plages étincelantes surgissent à votre regard, la fin du voyage se profile à l'horizon. C'est ainsi que nous nous sommes approchés de Woodlark. Muyuw, comme l'appelle sa population, est grande, mystérieuse et isolée. L'essentiel de ses huit cents kilomètres carrés est recouvert de forêt pluviale primaire. Quand on y débarque, on a l'impression d'être reporté un siècle en arrière.

Ce que j'ignorais à l'époque, c'est que Woodlark a voyagé, elle aussi, et qui plus est en suivant à peu près le même itinéraire que le *Sunbird*. Voici ce que l'anthropologue Frederik Damon dit de cette île : « Je crois qu'il faut souligner que l'île de Woodlark est en mouvement¹. » Son origine géographique se situe à l'est de Samarai, parmi les îles qui s'étirent au large du sud-est de la Nouvelle-Guinée. Notre voyage avait pris à peine trente-six heures, alors que celui de Woodlark a duré plusieurs millions d'années. Tandis qu'elle dérive sereinement vers le nord sur son élévation sous-marine, ses montagnes s'exhaussent lentement par endroits, et s'enfoncent à d'autres. Ces mouvements provoquent des tremblements de terre ; en 1914, l'île a été agitée pendant tout un mois de frémissements si violents que les indigènes dormaient près de leurs canoës, craignant que leur île natale ne bascule dans la mer.

Dans le sud de Woodlark, les roches volcaniques vieilles de quarante millions d'années sont plissées en collines accidentées qui culminent à quatre cents mètres d'altitude et les précipitations sont abondantes. Dans l'est, là où nous avons touché terre et où vit l'essentiel de la population, Woodlark

1. Frederik Damon, *From Muyuw to the Trobriands*, Tucson, University of Arizona Press, 1990, p. 55.

est formée de calcaire soulevé et c'est la saison sèche qui y est dominante. La préhistoire de cette île reste mystérieuse. Trois grandes ruines de pierres – le Stonehenge local, consistant en immenses dalles de roche volcanique taillée – gisent dans sa partie centrale, mais nul ne sait ni comment ni pourquoi elles ont été installées là.

Woodlark a été l'une des dernières grandes îles du monde à figurer sur les cartes des Européens. Personne ne l'avait repérée, ou du moins portée sur une carte, avant qu'un certain capitaine Grimes, bien oublié par ailleurs, qui commandait la baleinière *Woodlark* basée à Sydney, ne consigne son existence dans son journal de bord, vers 1832. On y a découvert de l'or en 1895 (l'île possède encore une petite mine d'or), mais la plus importante intrusion du monde extérieur, et de loin, a eu lieu en juin 1943 quand le 112^e régiment américain de cavalerie y a débarqué pour y construire une piste d'aviation et une caserne. Les soldats apportaient avec eux des tonnes de matériel encore totalement inconnu des indigènes, et inimaginable à leurs yeux. Malgré ces bouleversements, la population de Woodlark continue à prendre part au célèbre circuit de la kula, qui entraîne les hommes dans de longs voyages en canoë vers d'autres archipels pour échanger des coquillages précieux.

Nous étions toujours en mer, encore séparés de notre mouillage par un étroit et sinueux chenal parsemé d'affleurements coralliens potentiellement fatals. Le soleil était bas sur l'horizon et même avec des lunettes noires, son éclat était aveuglant. J'ai donc grimpé au mât et scruté le bras de mer situé entre la plage et nous. Tout autour, l'eau se parait de mille nuances de bleu – dont les plus vives que j'aie jamais vues – tandis qu'au-delà, s'étendait l'île verte et accidentée de Woodlark, ses sommets drapés de nuages, sa couverture boisée ininterrompue qui s'étendait à perte de vue. Quelles créatures s'y dissimulaient ? Quels mystères nous y attendaient ? Malgré l'heure tardive, j'étais bien décidé à descendre à terre dès l'instant où l'ancre aurait touché le fond.

Nous sommes enfin arrivés au-dessus d'une étendue de sable d'un blanc pur, juste devant la plage du village de Guasopa. Une pointe de terre nous protégeait du vent dominant et

l'eau était si lisse et si limpide qu'on aurait pu croire que nous flottions dans les airs. Tous les détails du fond, quatre mètres plus bas, étaient visibles. Ravi, Matt a grommelé à l'équipage de son plus beau ton de capitaine bourru, avec un fort accent hollandais :

– Jetez l'ancrrrrre !

Mais au lieu du bruit de pas précipités se hâtant d'obéir à cet ordre impérieux, le silence a été rompu par une petite voix féminine et rêveuse qui disait :

– Mais Matt, est-ce que ce n'est pas beaucoup plus joli par là-bas ?

Une incroyable nuée d'orage a soudain assombri le visage du capitaine. Jamais, au cours de toutes ses années de navigation, un de ses ordres n'avait été contesté avec pareille impertinence ! Je l'ai vu qui faisait de gros efforts pour garder son sang-froid et se rappeler que son équipage se limitait désormais à sa séduisante et jeune épouse. C'est alors que mon mauvais esprit l'a emporté. Le *Sunbird* était à présent entouré d'outriggers (ou pirogues à balancier) transportant essentiellement des enfants curieux de voir qui arrivait dans leur village, et dans un instant de malice malavisée, j'ai lancé :

– Eh bien, au moins les indigènes savent, eux, qui est le vrai capitaine du *Sunbird*.

La nature explosive de l'éruption qui a suivi était d'un type encore inconnu sur cette île dépourvue de volcan. Semblable à la nuée ardente qui a englouti Pompéi, le torrent de hollandais était si tumultueux, si irrépressible, qu'il dispersa aux quatre vents les outriggers massés autour du *Sunbird*. Enfin, Matt a rugi comme un taureau blessé :

– Mipi, maintenant ils savent qui est le vrai capitaine !

Dans le silence qui a suivi, l'ancre a été larguée et a touché le sable du fond avec un empressement remarquable.

Un des outriggers nous a transportés jusqu'au rivage et quelques minutes plus tard, le sable grumeleux de l'île de Woodlark crissait sous nos pieds. Le village se trouvait presque directement sur la plage et j'ai rapidement trouvé le chef du conseil villageois, à qui j'ai exposé notre projet. Il nous a accueillis avec enthousiasme et nous a accordé l'autorisation de travailler. Il nous a également appris qu'un autre groupe de chercheurs se trouvait déjà au village. Au cours

du siècle écoulé, deux expéditions de biologistes seulement avaient accosté sur cette île reculée. Quelles étaient les probabilités pour que la troisième et la quatrième arrivent en même temps, dans l'intention l'une comme l'autre d'étudier le couscous propre à cette île ?

Si cette nouvelle étonnante a un peu ébréché notre orgueil d'explorateurs, la présence d'autres chercheurs nous a été finalement très profitable et a été à l'origine d'amitiés durables. Chris Norris et son équipe d'étudiants de l'Université d'Oxford avaient planifié et financé leur propre expédition. Ils s'intéressaient tout particulièrement à l'écologie du couscous, alors que nous étions plus concernés par son évolution génétique.

Une grande partie de notre travail se faisant de nuit et le *Sunbird* devant bientôt repartir pour aller chercher d'autres membres de l'expédition, il fallait que nous disposions d'une base sur l'île. Le chef du conseil villageois nous a attribué une boutique abandonnée en guise de logement et de laboratoire de fortune. Il y avait au sol une dalle de béton brut et les moustiques pullulaient, mais au moins c'était un abri sûr, une considération de première importance en raison des dangers que notre frigo à azote liquide et notre formol pouvaient faire courir à des enfants trop curieux.

En explorant les environs, nous avons découvert que le village de Guasopa est construit sur les vestiges d'une importante base américaine. Celle-ci n'a servi que pendant une courte période après sa construction en juillet 1943 ; en effet, le centre des opérations militaires s'était déplacé vers l'ouest dès la fin de cette année-là. La population locale en gardait pourtant un souvenir très vivace et se rappelait notamment que des soldats noirs et blancs avaient été enterrés dans des cimetières distincts. La jungle avait repris possession du plus gros de l'ancienne infrastructure, mais certaines parties de la piste d'atterrissage – faite à partir de corail vivant – étaient encore très solides et un grand nombre de villageois avaient construit leurs maisons dessus.

La sécheresse du sol autour de Guasopa m'a étonné. La canopée forestière, peu épaisse, laissait passer le soleil et la moindre goutte de pluie ruisselait immédiatement sur le calcaire. Les arbres avaient perdu une grande partie de leur feuillage et, partout, nous marchions sur un tapis crissant de feuilles et de

rameaux desséchés, ce qui n'est évidemment pas idéal pour repérer des animaux farouches comme les opossums et les chauves-souris. Nous avons appris par la suite que nous étions arrivés au beau milieu d'une terrible sécheresse provoquée par El Niño et dont souffrait tout l'est de la Nouvelle-Guinée.

Notre premier objectif était d'entreprendre une étude exhaustive de la population mammalienne de l'île, ce qui imposait d'installer des cages-pièges à rats, de repérer à l'aide de lampes torches la présence éventuelle de couscous et d'autres créatures et d'explorer le plus grand nombre de grottes possible à la recherche de chauves-souris. Après avoir déchargé notre équipement et nous être mis au travail, nous avons envoyé le *Sunbird* sur l'île de Kiriwina chercher le spécialiste des serpents Greg Mengden et le biologiste Lester Seri, qui s'y étaient rendus en avion et devaient venir nous prêter main-forte. Avant de quitter l'Australian Museum de Sydney, j'avais promis à Greg de garder jusqu'à son arrivée tous les serpents que les insulaires pourraient nous apporter. Greg avait insisté sur la nécessité qu'ils soient vivants – il tenait en effet à disposer d'échantillons permettant de procéder à une analyse moléculaire.

Quand j'ai exposé cet élément de notre mission au chef du conseil villageois, il a ouvert de grands yeux, car les habitants des îles craignent généralement les serpents et les évitent. Mais la nouvelle de la visite imminente de ce remarquable personnage qui tenait à obtenir des serpents vivants, venimeux de préférence, s'est répandue aussi rapidement que l'annonce de la venue d'un cirque dans une petite ville. L'après-midi même, les serpents – attachés, bottelés et ensachés de toutes les manières imaginables – ont commencé à affluer et bientôt, notre humble demeure a été ornée de guirlandes de dizaines de sacs de toile agités par les contorsions de serpents, furieux à juste titre. Je soupçonne les jeunes de l'île de s'être livrés à une sorte de concours, à qui réussirait à procurer le spécimen le plus gros et le plus affreux au redoutable docteur Mengden – la livraison de chaque serpent et le divertissement assuré par la maladresse avec laquelle je libérais la créature avant de la fourrer dans un sac s'accompagnaient immanquablement de la question :

– Le Dr Greg arrive quand ?

Ne sachant à peu près rien des serpents mélanésiens, j'ignorais lesquels étaient venimeux et lesquels ne l'étaient pas et je n'ai pas tardé à regretter d'avoir proposé mon aide à Greg. Un après-midi, un serpent d'une taille spectaculaire et d'un tempérament redoutablement irascible est arrivé avec près de la moitié du village dans son sillage. Cette bête à la mine patibulaire mesurait presque trois mètres de long, arborait une teinte brun olivâtre et présentait une énorme tête et un corps épais. Elle avait été ficelée sur une perche à l'aide d'une liane et quand je l'ai déliée à partir de la queue, j'ai pris conscience de sa force prodigieuse. J'ai choisi le plus grand sac de toile que nous avons, j'ai défait les derniers liens qui maintenaient son cou et j'ai promptement laissé tomber cette furie convulsée dans mon sac avant de le fermer et de le nouer solidement. Je ne pouvais le stocker qu'avec les autres sacs de toile en rapide multiplication qui festonnaient les chevrons de notre logis, mais celui-là était si long que pendant notre sommeil, l'affreuse créature se contorsionnait et sifflait à quelques centimètres à peine au-dessus de nos têtes.

Malgré ces inconvénients, nous n'avons pas tardé à établir une routine, passant la journée à tendre des filets japonais (qui ressemblent à des filets de pêche particulièrement fins et sont posés sur des piquets) pour attraper des chauves-souris et à disposer des cages-pièges à rats, avant de ressortir à la nuit tombée pour faire du repérage à la lampe torche, relever filets et pièges tout en cherchant les traces éventuelles d'autres spécimens de la faune locale. Un programme épuisant, mais notre séjour sur Woodlark étant limité dans le temps, il fallait tirer le maximum de chaque nuit. En plus de cette charge de travail, nous devons inspecter les grottes susceptibles d'abriter des chauves-souris cavernicoles, comme je l'avais expliqué dès notre arrivée au chef du conseil villageois. Quand je lui avais demandé s'il pouvait nous aider à localiser ces grottes, il avait réagi avec enthousiasme, tout en écarquillant les yeux. J'avais été trop occupé pour donner immédiatement suite à ce projet et n'ai donc été que moyennement surpris de le voir arriver chez nous un beau matin pour me demander avec impatience quand nous avons l'intention d'aller aux grottes. Je lui ai proposé que nous nous y rendions le lendemain, si cela lui convenait.

Je m'attendais à une longue marche à pied, mais à mon grand étonnement, un pick-up – l'un des rares de l'île – s'est arrêté devant notre résidence au point du jour. Il contenait le conseiller et sa femme. Dans un bruit de ferraille, nous avons rapidement pris la direction d'une crête calcaire à quelques kilomètres à l'intérieur des terres. Pendant que nous brinquebalions sur la piste de terre, le conseiller m'a confié sur un ton de conspirateur que les grottes abritaient un trésor – sous forme de précieux coquillages de la kula. Certains objets de la kula sont faits de coquillages nacrés ornés de noix et de graines sculptées. Ces objets-là circulent dans le sens des aiguilles d'une montre parmi les dix-huit îles du circuit et sont transportés dans de superbes canoës traditionnels. Un deuxième type d'objets de la kula, qui se présente sous forme de bracelets de coquillages, s'échange dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. Être le gardien de ces trésors vous assure un immense prestige. Ils ne sont pourtant jamais détenus très longtemps par un seul individu – c'est la relation entre ceux qui les échangent qui en fait tout le prix. Une association de kula est un peu comme un mariage, elle crée des liens et des obligations qui durent toute la vie. Les trésors de la kula les plus estimés ont des histoires et des noms particuliers, et les chefs les plus importants peuvent être liés à plusieurs centaines de partenaires de kula. Posséder ces objets précieux, fût-ce de façon tout à fait éphémère, est un symbole de statut de première importance.

Chuchotant toujours, à peine audible avec le fracas du moteur, le conseiller m'a prié de bien vouloir emporter tout objet de la kula, si par hasard j'en apercevais au cours de mes explorations. Puis l'air de ne pas y toucher, il m'a confié que les grottes avaient servi de cimetière en des temps immémoriaux et qu'elles étaient hantées. Pour finir, il a affirmé avec force que si je trouvais un objet de la kula, je ne devais sous aucun prétexte le leur remettre, à lui ou à sa femme. Je devais le garder en main, aller m'asseoir au fond du pick-up et, à notre retour à Guasopa, le poser par terre à côté de sa maison. S'il s'y trouvait encore le lendemain matin, cela signifierait que les ancêtres voulaient qu'il lui appartienne et sa fortune était assurée. Ces instructions pour le moins énigmatiques me posaient davantage de questions qu'elles ne m'apportaient de

réponses et me donnaient à penser que des *masolai*, nom que l'on donne en Mélanésie aux fantômes et aux esprits, étaient censés garder les grottes. En tout état de cause, je commençais à comprendre que bien des aspects de cette entreprise ne m'avaient pas été entièrement révélés.

Le camion s'est arrêté au sommet d'un versant calcaire de faible altitude, couvert de forêt primaire pluviale. Les arbres immenses portaient des guirlandes de lianes, les cris d'oiseaux et les bourdonnements d'insectes résonnaient partout depuis le bush intact. De toute évidence, les insulaires ne s'aventureraient pas dans ce coin. Je suis descendu du camion et me suis éloigné de quelques pas avant de me retourner vers le conseiller. Je m'attendais à ce qu'il me montre le chemin, mais il était assis, l'air buté, osant à peine jeter un regard en direction des taillis. Quant à sortir de son véhicule, il n'en était pas question. Remarquant mon désarroi, il a tendu le bras vers l'ouest, m'expliquant d'une voix crispée que je devais me diriger dans ce sens et continuer à marcher jusqu'à ce que j'arrive aux grottes. Je suis donc parti jouer mon nouveau rôle d'intercesseur auprès des esprits.

Il est très facile de s'égarer dans un tel pays ; le calcaire fracturé est comme un labyrinthe et le bush est tellement dense qu'on perd rapidement tout repère. Il m'a fallu plusieurs heures d'errance, accompagnée de jurons et d'une attention de chaque instant pour éviter des gouffres à moitié recouverts de végétation, avant de découvrir quelque chose qui ressemble à une grotte. Malheureusement, celle que j'ai trouvée était effondrée. Cependant, quelques ossements et tessons de poterie au milieu des éboulis révélaient qu'elle avait effectivement servi de sépulture. Pas de chance : je n'ai aperçu ni chauves-souris ni objets de la kula.

Quand j'ai regagné la voiture d'un pas trébuchant, battant frénétiquement des bras pour me débarrasser des insectes et des plantes grimpanes, les yeux du conseiller et de sa femme ont littéralement jailli de leurs orbites. Mon aspect manquait certainement un peu d'élégance, mais je n'ai pas saisi immédiatement la raison de leur affolement. J'ai fini par comprendre qu'ils s'imaginaient peut-être que, pour me punir de ma recherche impudente, les *masolai* m'avaient rendu fou furieux. Imitant les regards exorbités et les grimaces d'un

possédé, je me suis précipité vers le véhicule et pendant deux secondes, j'ai bien cru que le conseiller et sa femme allaient mourir d'effroi devant le spectacle de ce *dim dim* (blanc) possédé par le démon qui se précipitait vers eux à toutes jambes. Regrettant ma plaisanterie, j'ai réussi à les convaincre que je n'avais rencontré ni trésor de la kula ni fantômes, information qui a semblé les soulager grandement tout en les laissant légèrement dépités.

Cette expérience m'avait franchement épuisé et vers minuit, après avoir vérifié les lignes de pièges et relevé les filets, je me suis enfin glissé dans mon sac de couchage et j'ai sombré dans un profond sommeil. Un vacarme épouvantable m'a réveillé bien avant l'aube. On aurait cru qu'un aliéné s'en donnait à cœur joie dans notre local. Des boîtes de conserve, des tasses et des assiettes valsaient à travers la pièce, tout le monde hurlait tandis qu'une espèce d'énorme fouet se balançait au-dessus de ma tête. L'espace d'un instant, je me suis demandé avec effroi si les *masolai* cavernicoles ne m'avaient pas effectivement suivi jusque chez moi, mais après avoir mis la main sur une lampe de poche, j'ai constaté que le responsable de ce tohu-bohu était un mètre et demi de serpent aussi costaud que furibond. Il était arrivé à percer un angle du sac de toile et employait toutes ses forces à se libérer, la seule chose qui l'empêchait d'arriver à ses fins étant une grosse bosse de la taille d'un chat ou d'un couscous au niveau de son ventre.

Il n'y avait qu'une solution : rester allongé le plus à plat possible et chercher par terre à l'aveuglette un outil qui me permettrait de le maîtriser. J'ai eu beau tâtonner autour de moi, la seule arme dont je sois parvenu à m'emparer était une tong en caoutchouc. Jusque-là, j'avais réussi à rester suffisamment bas pour éviter les contorsions de cette bête, mais sa tête énorme se balançait désormais dans ma direction, les yeux brillants d'indignation et de fureur. Je ne sais toujours pas aujourd'hui comment j'ai fait, mais par miracle, j'ai pu lui coincer la tête contre le mur à l'aide de la tong et maintenir tant bien que mal cette masse qui se trémoussait le temps que Tish attrape un second sac de toile suffisamment grand pour la contenir. Jetant à l'intérieur le serpent avec son sac troué, j'ai maudit le Dr Mengden absent et ses ondulants objets d'étude. Il fallait espérer qu'il ne tarderait plus trop à nous rejoindre.